

Contes et des Contes



Contes et Fabliaux du Moyen-Âge

Avec Laurent COLIN & Mélanie IZYDORCZAK • Adaptation et Mise en Scène Didier VIEVILLE
Jeune Public & Tout Public • Contact 03 26 59 56 62 • www.milempart.fr

Association Loi 1901 - Licence Entr. Spectacles n° 22.23 et 24 • I.P.N.S. Ne pas jeter sur la voie publique • Conception graphique : Olivier Lépagnot



DOSSIER PEDAGOGIQUE

A propos de

LA COMPAGNIE DU MILEMPART

Créée en 1981, la Compagnie du Milempart ouvre en 1988 sa propre salle de spectacle " LE THEATRE LE PETIT BOUFFON ".

Implantée à Villeneuve Saint-Germain, dans le Sud de l'Aisne, avec un ancrage important en Picardie, elle se produit sur l'ensemble du territoire national ainsi qu'à l'étranger.

La compagnie développe des actions de création, diffusion de spectacles dans des styles très différents : café-théâtre, théâtre jeune public, ballet théâtral, actions évenementielles, sons et lumières, spectacles de rues.

La compagnie inscrit son travail sur le patrimoine local, la tradition, la mémoire, et revendique un positionnement axé sur la culture de la transmission. Ses comédiens se définissent comme des « artisans du théâtre » au service d'un théâtre d'humour qui s'inspire de la vie, de la réalité. Un théâtre qui explore des tranches de vie par la mise en scène de personnages incarnés dans l'esprit du café-théâtre populaire.

La troupe se compose principalement de trois comédiens : Didier VIEVILLE, Laurent COLIN et Mélanie IZYDORCZAK, un trio détonnant et décalé qui s'associe des collaborations artistiques au gré des créations.

Soutenue par la **Commune de Villeneuve Saint Germain**, la **Ville de Soissons**, le **Conseil Départemental de l'Aisne** et le **Conseil Régional des Hauts de France** et la **Ligue de l'Enseignement de l'Aisne**, la compagnie mène différentes actions culturelles sur le territoire.

« Contes et des Contes »

**Adaptation de contes et fabliaux du Moyen-Age
Spectacle Jeune Public**

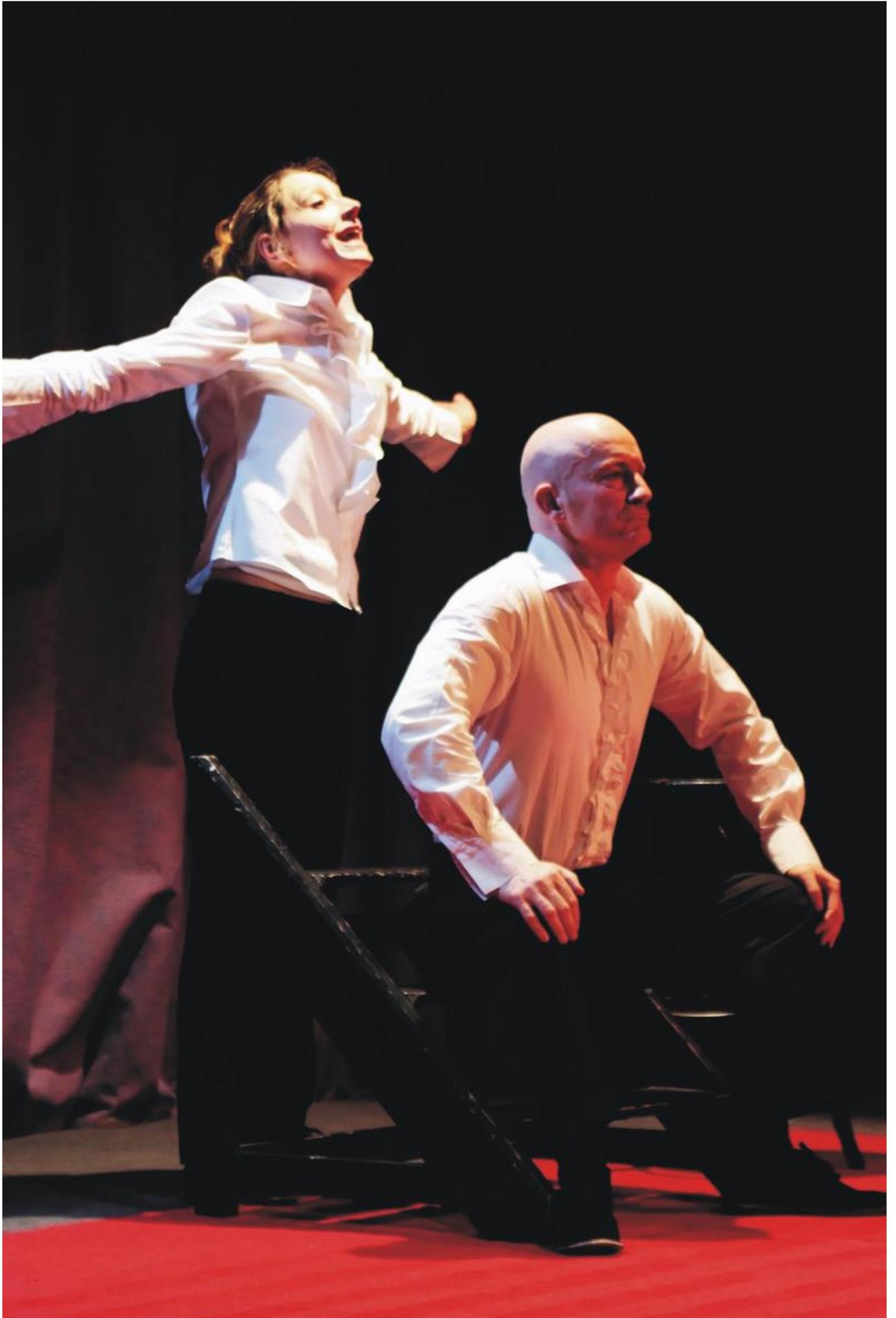
Public scolaire : Cycles 2 et 3, Collège 6^{ème} et 5^{ème}

Durée : 45 minutes

Mise en scène de Didier Viéville

Avec Mélanie Izydorczak et Laurent Colin

Une production COMPAGNIE DU MILEMPART



**Le Voyageur
Le Grain de Blé
La Flamberge
Les 100 Pistoles**

« C'est à la fin du XII^{ème} siècle qu'apparaissent les premiers fabliaux, nés dans le nord de la France, notamment en Picardie. Au cours du XIII^{ème} siècle, ils se répandent dans d'autres régions de France.

Les fabliaux sont des récits courts, destinés à faire rire tous les publics, en mettant en valeur la ruse d'un personnage face à la bêtise d'un autre ; car le thème principal du fabliau est la tromperie sous toutes ses formes. La vie quotidienne y est décrite avec simplicité et humour pour dénoncer un défaut social ou moral. Différentes catégories sociales y sont représentées, comme le vilain et le prêtre qui sont presque toujours les victimes des mésaventures décrites.

Avec quatre de ces fabliaux, le Compagnie du Milempart a monté un spectacle pour petits et grands. Les deux comédiens, avec quelques escabeaux et beaucoup de talent, parviennent à faire vivre ces histoires qui ont traversé les siècles, dans une mise en scène quasi chorégraphique où chaque geste et chaque déplacement, sont calculés au millimètre près. »

*Martine BESSET pour la présentation de Contes et Des Contes
au Festival V.O. en Soissonnais édition 2016*



Conditions techniques

Espace scénique minimum : 4 m x 8 m
Hauteur sous plafond minimum : 3,5 m
Equipe : 3 personnes
Montage / démontage : 2 heures
Eclairage et sonorisation : 2 prises de 16 A

Conditions financières

Nous contacter
(Tarif dégressif selon le nombre de représentations)



« Contes et des Contes »

Les contes et fabliaux
sélectionnés pour la composition du spectacle



L'homme à la hache (Le Voyageur)

Il y avait une fois un homme et sa femme, dans les gorges de la rivière. Ils vivaient comme ils pouvaient de raves et de pain d'orge.

Un soir passa un voyageur. Il leur demanda de l'héberger. Avant d'aller dormir, il tira une bourse longue comme une chausse et il la vida sur la table.

C'était tout de l'or, tout de l'or...

Il compta les pièces une à une, les remit dans la bourse, puis alla dormir dans la paille.

L'homme et la femme allèrent bien au lit, mais ils ne dormirent pas.

Au petit jour, la femme dit tout bas à l'oreille de l'homme : « Lève-toi, et dépêche. Va l'arrêter sur le chemin.

Mais, femme, c'est mal faire de lui prendre son or.

Cet or, il a dû le voler. Fais vite, seulement.

Femme, tu veux que je le tue?

Homme, je veux que nous soyons riches ! »

L'homme a sauté du lit. Sans chausser ses sabots, il est allé, la hache au poing sur le chemin, il s'est posté au plus étroit entre deux roches.

Le jour s'est levé. Le voyageur a paru.

Dès qu'il a vu l'homme et sa hache, il a fait halte. Dès qu'il a entendu son « La bourse ou la vie! » il a levé la main : « Tout beau, tout beau!

En val comme en montagne

Qui veut de l'argent qu'il en gagne ! »

Voilà l'homme changé en âne.

A qui mal conçoit

Mal échoit.

Le voyageur enfourche cet âne, arrive sur le plateau, là où il n'y a pas d'arbres, pas d'ombres et pas d'âmes : rien que la bergeronnette sur le dos des brebis.

Passé les roches grises et leurs touffes de buis, il a rencontré un paysan qui épierrait son champ. Cet homme chargeait de pierres un pauvre âne plus maigre qu'un râteau.

Au bord du champ, le voyageur a fait halte :

Salut, bonjour, brave homme. Qu'allez-vous semer là? -- Des raves, l'an qui vient.

Et si je passais quand elles seront grandes, m'en donneriez vous une?

j'ai assez à faire pour moi :

Mes raves ne sont pour personne : je n'en baille ni je n'en donne!

Pour personne, donc, brave homme, qu'il n'y en ait pour personne! »

Passé les roches rouges et leurs touffes de buis, le voyageur a rencontré un autre paysan. Lui aussi épierrait son champ;

il chargeait de pierres un pauvre âne plus maigre qu'un râteau. Au bord du champ, le voyageur a fait halte.

Salut, bonjour, brave homme. Qu'allez-vous semer là?

Des raves, l'an qui vient.

Et si je repassais, quand elles seront grandes, m'en donneriez-vous une?

Des raves, on dit en les semant :

Per li autres et per ieu, Groussas comme moun quieu !

Repassez, repassez, vous en prendrez tant que vous voudrez.

Brave homme, merci à vous !

Mais, vous avez là un bel âne : c'est fort, ce doit être vaillant. Pas comme le mien qui bronche à chaque pierre et va choir tout de bon un de ces quatre matins!

Voulez-vous bien changer, brave homme?

- Ha, faut pas tant crier! Sûr et certain, je changerais! » Le voyageur descend de sa monture, la pousse vers le paysan et il enfourche l'autre, qui était fait comme un sac d'ossements. « Brave homme, à vous revoir! »

L'an qui vient est venu. Dans le champ du premier paysan, il est sorti cinq raves : une au mitan et une à chaque coin. Encore n'étaient-elles pas de ces belles, de ces grosses...

Dans le champ du second, il en est sorti tout partout, et grosses comme il avait dit, grosses, grosses, une bénédiction

Au bout de sept ans, jour pour jour, le voyageur est revenu. Au haut de la côte, il a reparu. Au bord de ce champ, il a fait halte.

Ce paysan, comme sept ans avant, épierrait, - et d'épierrer un champ en ce pays, ce n'est jamais fini. Son âne le suivait, et il le chargeait de pierres, -- pauvre âne, c'était lui, à cette heure, qui semblait un sac d'ossements : rien que les quatre montants, la carcasse et la queue. Au rebours, celui du voyageur était devenu brave bête il avait le poil luisant, les oreilles pointées et marchait d'un pas relevé.

Le voyageur, donc, a fait halte.

« Salut, bonjour, brave homme. Qu'allez-vous semer là?

Des raves, l'an qui vient.

Et si je repassais quand elles seront grandes, m'en donneriez vous une?

Repassez, repassez, vous en prendrez tant que vous voudrez !

Brave homme, merci à vous.

Mais vous avez là un bel âne. C'est fort, ce doit être vaillant. Pas comme le mien qui bronche à chaque pierre et qui va choir tout de bon un de ces quatre matins...

Voulez-vous bien changer, brave homme?

Ha, faut pas tant crier! il y a sept ans, je l'ai bien fait. »

Le voyageur descend de sa monture, rend celle-là au paysan, - c'était celle qu'il avait un jour prise de lui en échange - et reprend l'autre, monte sur l'autre, celle qu'il avait remise, jadis. Puis il est descendu dans les gorges de la rivière. Au bas de la côte, il a fait halte. En mettant pied à terre, il a levé la main.

Et l'âne est redevenu un homme, l'homme à la hache. On le dit bien :

Misère humaine A Dieu ramène.

Mais qu'est bien misère d'homme auprès de misère d'âne, l'âne qui doit tout porter, nourri de chardons et de coups de trique?

L'homme a couru vers sa maison. Sous la treille, il a vu sa porte.

Dans cette ombre, il a vu sa femme.

Il s'est jeté sur elle. « Ha, garce! Tu m'as bien conseillé! Sept ans durant des chardons tu m'as fait manger ! »

Il l'a battue comme toile mouillée dans la rivière.

Là-dessus le coq chanta

Et le conte finit là.

Les cent pistoles

Il y avait une fois un homme, brave homme de campagne, qui certaine année n'eut pas de chance. L'épidémie se mit sur son troupeau : en quinze jours le lui nettoya tout. Tous ses boeufs et vaches dans une fosse!

Que voulez-vous, pourtant, faire sans bêtes? Il vendit des arbres sur pied, fit flèche de tout bois, emprunta même à un cousin. Enfin il a amassé un pécule de deux cents pistoles. Et ce

boursicot bien serré sur l'estomac, il est parti pour la grande foire de Brion qui dure trois jours.

« Fais attention, lui a dit la femme. Ces foires, ce n'est pas de tout repos.

Que veux-tu dire, pauvre femme?

-- Je veux dire que les larrons y fourmillent comme les vers dans le fromage. Ne te fais pas voler ta bourse dans ta poche. Ne manquerait plus que cela, après le malheur que tu as eu sur tes bêtes. Je ne veux pas dire que ce malheur soit tout de ta faute, mais fais attention. »

Ma foi, il a fait attention. Il a même fermé sa poche de poitrine d'une épingle. Et il est parti pour Brion dans la montagne.

Sitôt là-haut, sitôt descendu à l'auberge, une bonne idée lui vient. Il prend l'hôte à part, qui semblait un bon gros réjoui, tout rose et roux, rebondi, rondelet.

« Je viens ici me remonter en bêtes. Autant vaut, n'est-ce pas, ne pas traîner sur le foirail avec trop d'argent dans la poche. Entre vos mains, je vais donc déposer cent pistoles. »

Il les compte sur la table, les lui remet et, de ce pas, gagne le foirail.

Il se trouve, -- l'homme voit bientôt cela, - qu'un marchand a toute une bande de vaches qui peuvent faire l'affaire. Après un tour de foire, il revient, se fait dire un prix, se récrie, discute, fait mine de partir, enfin, tout le manège des marchés. Pour faire court, on s'entend, - tope et trinque! - et il ne fallut même qu'une demi-heure pour s'entendre, - à cent quatre-vingt-dix pistoles.

L'homme remet comme arrhes les cent gardées sur lui et dit qu'il va quérir le reste à son auberge.

Un moment après il revient, aussi pâle que du caillé et frissonnant, frileux, comme un chat né après la Saint-Jean. Le marchand l'envisage, ainsi défait, la veste de travers.

Hé, qu'est-ce qu'il y a, mon homme? Vous avez même boutonné dimanche avec lundi?

Ha oui? Ce sera quand j'ai remis ma bourse dans ma poche... Je suis allé à l'auberge, j'ai demandé mon argent... L'hôte m'a déclaré ne rien comprendre à ma demande. " Jamais, au grand jamais, vous ne m'avez remis cent pistoles ! Pas même un sou, pas même un liard! ! Du reste, avez-vous un témoin? " Et voilà L.. Enfin, il ne veut rien savoir de ma réclamation, et pour finir il m'a envoyé paître. »

Le marchand l'envisage, hausse les épaules, crache entre ses pieds, l'envisage encore en faisant de petits yeux.

« Eh bien, je vous crois. Alors, qu'allez-vous faire?

Je vais faire que je vais rentrer. Je n'ai plus la tête à moi. Puisque l'argent me fait défaut, notre marché ne peut tenir. Vous, s'il vous plaît, rendez les cent pistoles. Je repars pour la maison.

Et si je vous parlais comme votre aubergiste? Que je vous demande vos témoins? Vous seriez un homme mort, n'est-ce pas?... Mais tenez : voilà vos pistoles... Payez-vous le bon dîner si je vous fais rendre les autres?

Me les faire rendre? Et comment se pourrait-il? Si vous ne m'expliquez pas comment, moi je n'y tombe pas.

Voilà, ces cent pistoles que je vous remets, vous allez, vous, les remettre en dépôt à l'auberge.

Comme les premières? Milliard d'écus ! Mais vous perdez la tête?

Et vous vous excuserez de la réclamation de tantôt. Vous parlerez honnêtement et doucement à l'aubergiste... Du reste, ce sera en ma présence. Je vous accompagne là-bas, après quoi je reviens ici, et vous, ensuite, vous revenez me trouver... Allez, marchons...

En l'emmenant, il lui fait la leçon. L'autre se gratte la tête derrière l'oreille... Tout de même, arrivé à l'auberge, il entre.

« Écoutez, dit-il à l'hôte, êtes-vous sûr, sûr-certain, *que* je ne vous ai pas remis, ce tantôt, cent pistoles? J'aurais pourtant bien cru... Mais depuis l'hiver dernier, je ne peux plus compter sur ma tête... Il faut qu'on me les ait volées alors sur le foirail...

Nous avons, fait le marchand, des voleurs qui ont la main si souple...

Alors, reprend l'homme, ces cent pistoles que j'ai en poche, j'aime autant les laisser en dépôt ici. Comptez. » Il les remet à l'hôte. Et tournant la tête vers le marchand, à mi-voix, le prenant à témoin : « Vous voyez, je remets à l'hôte cent pistoles. »

Le marchand fait signe qu'il voit, accepte de boire chopine, puis, en hâte, prend congé.

L'homme paie la chopine, après quoi il va retrouver l'autre sur le foirail.

« Maintenant, lui dit le marchand, retournez vers l'auberge, et prenez bien votre moment : quand vous verrez l'hôte tout seul, dites que vous venez de faire marché, demandez vos cent pistoles. »

Il y va, choisit son moment, prie l'hôte de lui rendre l'argent.

« Si je ne le lui rends, se dit l'hôte, je le vois cette fois m'amener son témoin... Pas d'histoire... » Il remet donc les cent pistoles.

Et déjà bien content d'être rentré en possession de ces fonds là, - il ne vivait pas, n'ayant plus rien en poche, - l'homme retourne au marchand de vaches.

« Bon, et d'un, fait le marchand. Maintenant, allons-y tous deux. Devant moi, vous allez lui demander de vous rendre les cent pistoles que je vous ai vu lui remettre. »

A cette demande, l'hôte change de couleur. Il balance quelque peu. Mais il se voit prit comme un moineau au trébuchet. Finalement, il rend ces cent pistoles aussi.

Ce que le diable donne, le diable sait le reprendre.

« Alors, mon homme, chuchote le marchand, sitôt dehors, qu'en dites-vous? Ce dîner, l'ai-je gagné?

Ha oui, fit l'homme heureux comme un petit prince, et de grand coeur je vous le paie, mais nous allons le manger chez un autre aubergiste. »

La flamberge

Il y avait une fois, au temps des guerres avec l'Anglais, un baron qui dans sa baronnie menait terriblement le train des choses.

Or, un jour, grand émoi! Un capitaine brigand s'était emparé d'un château à quatre lieues de là, et s'y était installé avec sa damnée bande. Qui a mauvais voisin a mauvais matin. Il n'y aurait plus à dormir sur les deux oreilles. Incontinent, le baron ordonne à ses hommes de ne plus sortir, même pour garder les bêtes, sans avoir au côté quelque ferrement, dague ou épée.

« Et comme c'est mesure de guerre, celui que je prends sans une épée au flanc, sur l'heure je le fais pendre! »

Le lendemain, afin d'avoir l'oeil à toutes choses, le baron monte au haut de la plus haute tour. Le vacher sortait, menant les vaches à la pâture. Et le vacher n'avait pas d'épée.

Le baron se penche au créneau, il s'écrie, il le hèle.

Le vacher donc fait arrêter les vaches et, promptement, se rend à l'appel du seigneur.

Tout à coup lui souvient de l'ordre touchant l'épée. Il perd le souffle, ses jambes le lâchent. « Ton compte est bon. Dans un quart d'heure ici, bien cravaté de chanvre, tu te balances à quelque créneau. »

Par chance, à cet instant dans le corridor de pierre, ses yeux tombent sur l'épée du maître, accrochée là, à un croc de la muraille. « Perdu pour perdu, jouons d'audace. » Il la décroche et il s'en ceint.

Le baron, dès qu'il voit le vacher paraître au haut de la tour, le toise, reporte même la tête en arrière pour le mieux toiser. « Avance, allons, vacher, viens là!... Ha?... Oui, j'avais cru, mais je vois... Bon, bien, l'épée au flanc... Tu peux aller garder tes vaches, puisque tu as gardé mon commandement! Si tu ne l'avais gardé, vacher, je te faisais pendre. »

De la main, il lui fait signe de se retirer. L'autre se retire. Il redescend quatre à quatre, non sans avoir rependu la flamberge à son croc. Mais le baron est resté au créneau et, de là-haut, il le regarde rejoindre les vaches à la course.

Furieusement, il se penche, le hèle derechef.

Le vacher, ma foi, remonte, hardi petit, se ceint de l'épée, reparaît prêt à la bataille.

Le seigneur, sursautant, passe deux fois l'oeil sur son homme, des sabots jusqu'au bonnet de laine; mais pas d'erreur, il a l'épée au flanc...

« Vacher, dit enfin le baron, pointant le doigt vers la flamberge, il ne suffit pas de l'avoir : il faudra savoir l'enfoncer dans le ventre du premier brigand qui voudra toucher à mes vaches... Je t'ai fait remonter pour te le dire. Bon, c'est dit, va garder! »

Le vacher tourne les talons. Mais il y avait à traverser la cour. Le baron, quelque peu froncé, le guettait d'en haut.

« Pour le coup! Pour le coup! Ou je suis ensorcelé ou il n'a pas d'épée au côté. »

Une troisième fois, il le hèle. En tel ton que l'autre, le temps de dire pipe, reparaît; et reparaît ceint d'une épée...

Le seigneur, les yeux ronds, ouvre la bouche, la referme, porte l'oeil sur cette épée qui bat la cuisse de l'autre, envisage cet autre que voilà, le poing sur le pommeau, brave comme saint Georges. Il le regarde un moment, stupéfié, puis, pour finir, ayant pris un grand souffle :

« Dans le ventre, m'as-tu entendu? Et jusque-là, jusqu'à la garde! Sur ce, vacher, va-t'en garder.

Le vacher, secouant ses oreilles, repart, dévale les degrés dans tout un vacarme de sabots... Cependant, le baron s'est jeté au créneau. Défilent bientôt des jurons, et si gros qu'ils ne passeraient pas par la grande porte du château.

Entendant ce train, d'un grenier où elle s'affairait, la dame arrive, pousse la tête, risque un oeil.

Le baron, qui s'est retourné, d'un rond de bras l'appelle près de lui :

« Venez çà, dame, venez voir! Voyez-vous ce vacher qui va derrière ses vaches? Il n'a pas d'épée, n'est-ce pas?

Non, beau sire, il n'a pas d'épée.

Eh bien, madame, il en a une! »



Les fabliaux :

Récits souvent comiques,
Parfois moraux



L'origine des fabliaux

C'est à la fin du XII^{ème} siècle qu'apparaissent les premiers [...]. Ils ont pour origine le Nord de la France, précisément la Picardie, comme le montre le mot « fabliau » lui-même qui vient du dialecte picard et fut généralisé ensuite pour désigner des récits fondés sur l'imagination et non sur la réalité.

C'est au XIII^{ème} siècle qu'ils se multiplient et se répandent dans d'autres régions de France [...].

On compte une soixantaine de fabliaux auxquels on ajoute autant de contes en vers dont les sujets sont les mêmes.

Que sont les fabliaux ?

Les fabliaux sont des récits courts, en vers de huit syllabes (octosyllabes) qui racontent le plus souvent une seule aventure [...]. Ils sont destinés à faire rire un public aristocratique tout autant que bourgeois, en mettant en valeur la ruse d'un personnage face à la bêtise d'un autre ; car le thème principal du fabliau est la tromperie sous toutes ses formes.

Le caractère des personnages n'est jamais approfondi mais la vie quotidienne est décrite avec simplicité et humour pour dénoncer un défaut social ou moral [...]. Différentes catégories sociales y sont représentées, comme le vilain et le prêtre qui sont presque toujours les victimes des mésaventures décrites.

Les valeurs morales y sont rarement respectées et le vol, le mensonge, la vengeance ou la gourmandise sont souvent victorieux. Toutefois, le narrateur prend la précaution de conclure son récit par une sentence qui réconcilie morale et comique.

La survie des fabliaux

Le genre des fabliaux disparaît au début du XIV^{ème} siècle [...] mais ceux-ci continuent à être très appréciés et bon nombre d'entre eux trouveront une seconde vie sous la forme de farces théâtrales, comme *Le paysan devenu médecin* dont Molière fera bien plus tard *Le médecin malgré lui*, en 1666. [...]

Texte de Brigitte Wagner, extrait de « Fabliaux du Moyen-Age » collection bibliocollège des éditions Hachette

Production :

COMPAGNIE DU MILEMPART

Association Loi 1901

Code APE : 9001Z

SIRET : 39260130800019

Licences entrepreneur de spectacles n°22, 23 et 24

517, rue de Milempart - 02200 Villeneuve Saint Germain

Tél. : 03 23 59 56 62

Contact : contact@milempart.fr
Site internet : www.milempart.fr

